

« Reguera et la brume des jours », by Kristian Leahy Brajnovic.

Texte pour catalogue de l'expo à la galerie Polar à Knokke, 2008.

Bourriaud s'interroge dans son fameux essai *Esthétique relationnelle* : "Pourrais-je exister dans l'espace défini par une œuvre, et comment ?"¹ Dans l'espace pictural d'Alberto Reguera, il n'y a pas de superficie, il n'y a pas de couleurs, il n'y a pas de matière. Il n'y a que les ressources qui donnent corps au parcours créatif d'une forme définie et achevée, susceptible de perdurer. Reguera n'est que – et tout est là – un grand artisan du temps et de l'espace. Il offre à notre regard à la fois, une œuvre qui se referme sur elle-même et qui s'étend sur un espace qui lui est propre, au volume multiforme. Peinture-objet qui ne s'accroche pas au mur comme un trophée mais devient une chose communicative et relationnelle faisant partie de nos vies et qui nous enrichit. Le visible et l'invisible sont ainsi mis à nu et créent un dispositif pictural et spatial spécifique obligeant le visiteur à parcourir des yeux l'ensemble pour s'en saisir, faisant ainsi revivre l'essence même de la peinture et la promenade visuelle dont nous l'embrassons. Bacchanale de velours, de graisse, de poudre, de sable et d'eau assemblés pour donner forme à nos rêves, instants inertes de couleurs et de gestes, espérance venue de l'ombre, des marques et des cicatrices de notre mémoire. Petits mondes abyssaux et inconnus qui nous éclairent tel un phare dans la brume des jours. Espace pur, à la fois frontal et modulaire, nourriture de nos foyers. Un temps, déjà écoulé, dont la fugacité nous accueille à jamais. Pourrais-je exister ?

¹ Nicolas Bourriaud, *Esthétique relationnelle*. Les Presses du réel, Dijon, 1998.